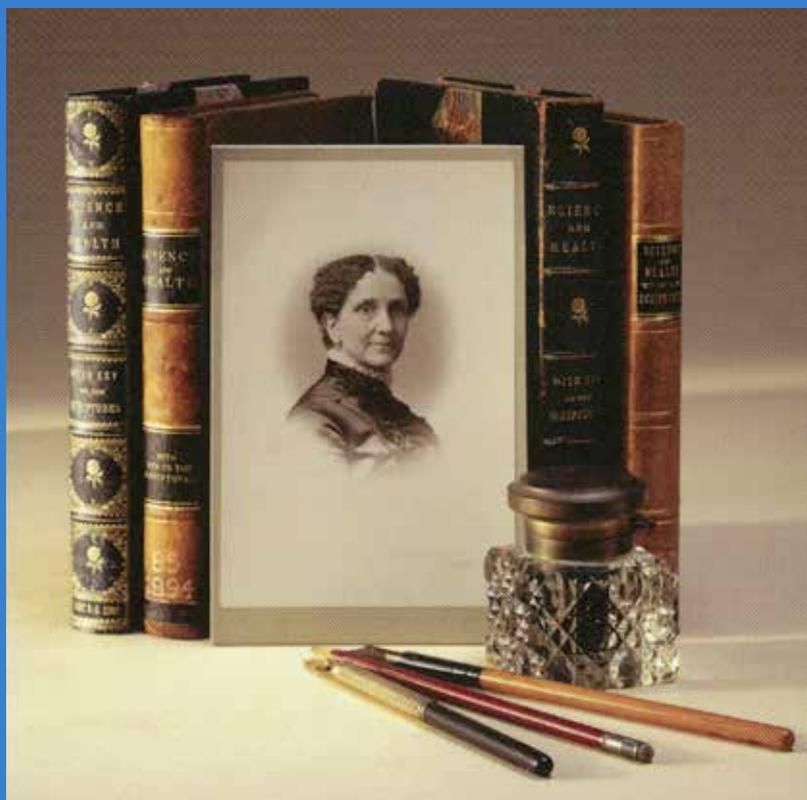


Mémoires



James A. Neal

COLLECTIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE MARY BAKER EDDY

James A. Neal

Mémoires

COLLECTIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE MARY BAKER EDDY

Documentation originale
© 2002 The Mary Baker Eddy Collection

Traduction
© 2008 The Mary Baker Eddy Collection

Compilation des documents, introduction et description
© 2008 The Mary Baker Eddy Library

Tous droits réservés

Remerciements

La Bibliothèque Mary Baker Eddy souhaite remercier les personnes et les institutions suivantes dont les photographies et les images ont été incorporées dans cet ouvrage :

Photographie de la couverture : Mark Thayer avec l'aimable autorisation du Fonds Mary Baker Eddy

Bibliothèque municipale de Salina, Kansas

Collections de photographies de la Société historique de l'Etat du Nebraska

Société historique de l'Ohio

Toutes les autres images proviennent du fonds de la Bibliothèque Mary Baker Eddy.

La requête suivante, parue dans le *Christian Science Sentinel* du 29 septembre 1917, est l'une des premières indications que le Conseil des directeurs avait l'intention de compiler des mémoires ayant trait à Mary Baker Eddy.

Avis

Depuis de nombreux mois, la Société d'édition de la Science Chrétienne recueille, rassemble et relie, en vue d'une conservation permanente, les lettres et autres documents authentiques émanant de Mary Baker Eddy, dont les propriétaires souhaitent faire don à L'Eglise Mère. Les membres du Conseil des directeurs de la Science Chrétienne, ainsi que de nombreux scientifiques chrétiens du champ, ont donné à L'Eglise Mère l'original des lettres rédigées par notre leader qui étaient en leur possession.

Au nom de L'Eglise Mère, le présent Conseil exprime son appréciation de la coopération dont ont fait preuve les scientifiques chrétiens du champ en vue de l'élaboration de cette collection.

Les scientifiques chrétiens ou autres qui ont connu Mary Baker Eddy personnellement ou par correspondance à un moment quelconque de son existence humaine, et qui sont donc en mesure de consigner par écrit leurs souvenirs ou de fournir des renseignements de valeur historique, sont priés de se mettre en rapport avec le présent Conseil.

LE CONSEIL DES DIRECTEURS DE LA SCIENCE CHRÉTIENNE

Mémoires

Le recueil de mémoires qui se trouve dans la salle de référence ne constitue qu'une faible portion du dossier des mémoires qu'abrite La Bibliothèque Mary Baker Eddy. Ce dossier contient des centaines de mémoires rédigés par ceux qui connaissaient Mary Baker Eddy ou en avaient entendu parler.

Comparés à d'autres documents d'archives, ces mémoires présentent des avantages aussi bien que des inconvénients. La valeur des mémoires dépend du caractère très personnel des réactions, des impressions et de la façon de voir de l'auteur. Cela ajoute une dimension unique de chaleur et d'intimité qui permet de bien comprendre le passé.

Etant donné que ces mémoires ont été rédigés bien des années (souvent des décennies) après les événements décrits, le temps a pu modifier la perception des faits et rendre les mémoires susceptibles d'inexactitudes. Cela n'enlève cependant rien à leur valeur. Il faut lire ces aperçus vivants et instructifs de la vie de Mary Baker Eddy en gardant à l'esprit que les auteurs se sont concentrés surtout sur leurs impressions et sur les rapports personnels qu'ils ont entretenus avec notre leader.

Ces mémoires sont extraits de lettres ou de manuscrits originaux. Dans certains cas, une partie seulement du manuscrit a été choisie pour convenir au sujet. Les mémoires complets sont disponibles dans la salle de recherche. Des notes ont été ajoutées pour préciser le contexte et corriger certaines inexactitudes flagrantes.

Introduction

Les mémoires de James A. Neal constituent un récit vivant et stimulant, situé au temps des pionniers de l'Ouest américain, dont il parcourut de grandes distances. Vers le milieu du dix-neuvième siècle, la « prairie », immense surface d'herbages naturels qui s'étendait du sud du Wisconsin à l'ouest du Montana, et du centre du Texas au Canada, était surtout utilisée par les colons pour l'élevage. Dans les années 1870 et 1880, l'apparition de la charrue à soc d'acier permit de pénétrer le sol épais de la prairie, et des colons plus sédentaires se mirent à s'installer dans l'Ouest.

C'est dans les premiers jours de la culture de la prairie que James Neal, jeune caissier dans une banque du Kansas, apprit l'existence d'un nouveau système de guérison appelé la « Science Chrétienne ». Neal lut *Science et Santé avec la Clef des Ecritures* de Mary Baker Eddy puis suivit le cours de Science Chrétienne. Peu après, il quitta son travail à la banque et se mit à voyager dans l'Ouest américain en pratiquant la guérison à plein temps. En 1889, à l'âge de 22 ans, il se rendit à Boston pour suivre un cours donné par Mary Baker Eddy et, rempli d'inspiration, il retourna dans l'Ouest pour reprendre son travail de guérison. Il revint à Boston à la fin de 1892 pour y pratiquer la guérison, mais, à la demande de Mary Baker Eddy, il travailla aussi pour la Société d'édition de la Science Chrétienne. En juin 1912, il fut élu président de La Première Eglise du Christ, Scientiste, mais donna sa démission un mois plus tard, quand il fut élu au Conseil des directeurs de la Science Chrétienne. Il occupa ce poste pendant dix-sept ans et se retira peu avant son décès en 1930.

Le récit des voyages de James Neal et de sa pratique de la guérison dans l'Ouest américain donne un merveilleux aperçu de la vie des pionniers à la fin du XIX^e siècle. Ses souvenirs fascinants ajoutent beaucoup à l'histoire encore non divulguée de la guérison spirituelle.



Photographie de James Neal prise par le photographe bostonien Elmer Chickering. Cette photo date sans doute de 1892, lorsque Neal vint travailler à la Société d'édition.

É T A I T E N N O V E M B R E 1 8 8 6 que j'habitais chez M. et M^{me} Joseph Armstrong,¹ à Irving, dans l'Etat du Kansas. J'étais caissier à la banque de M. Armstrong. M^{me} Armstrong s'absenta un certain temps, autant que je sache pour être traitée par des médecins. Elle avait fait plusieurs fois ce genre de déplacement, mais, cette fois-là, elle était allée voir un scientifique chrétien. Au bout de quelques semaines, elle écrivit à son mari qu'elle avait été guérie et lui envoya un exemplaire de *Science et Santé*. Je le voyais lire le livre, mais j'ignorais ce que c'était avant qu'il ne m'annonce, un jour, que M^{me} Armstrong avait, selon elle, été guérie de tous ses maux grâce au traitement par la Science Chrétienne. Il avait lu le livre, ajouta-t-il, mais il ne le comprenait pas. Il savait, cependant, que c'était une sorte de prière et de foi qui avait effectué la guérison. Il m'annonça aussi que M^{me} Armstrong revenait ce soir-là en ramenant avec elle une praticienne. On passa la soirée à écouter la praticienne expliquer la Science Chrétienne et déclarer ce qu'accomplissait cette Science. La praticienne en question était M^{me} Fannie E. Wilkins,² qui habitait alors à Beatrice, Nebraska, et qui, plus tard, vécut à St Louis.

Au moment où je pris congé pour regagner ma chambre, elle me tendit un exemplaire du *Christian Science Journal* et, après avoir passé un moment à le lire, je pris la décision d'acheter un *Science et Santé* ; puis, pensant que d'autres en auraient besoin, ma famille, etc., je décidai d'envoyer (et je le fis le lendemain matin) un chèque pour acheter douze exemplaires du livre d'étude. M. Armstrong en prit un, j'en gardai un pour moi, en vendis un à M. Thomas W. Hatten qui devint par la suite administrateur de la Société d'édition de la Science Chrétienne,³ en vendis un à M. Weston, de la ville voisine, père de M. Amos Weston, qui est chargé de la salle de composition à la Société d'édition de la Science Chrétienne, depuis le premier jour du *Monitor*. L'un des livres alla à chacune de mes deux sœurs et un à ma mère. Ma sœur aînée devint lectrice et membre du conseil à l'église. Elle fit probablement plus que quiconque pour la construction de l'église de Hiawatha, Kansas. Ma sœur cadette a été lectrice à l'église et a fait un excellent travail de guérison. Ma mère suivit le cours avec Ezra Buswell,⁴ de Beatrice, Nebraska, et fit un travail très honorable dans la pratique. Un autre des douze livres alla à M. George R. Hall, de Waterville, Kansas,⁵ ce qui eut pour résultat d'amener sa famille à la Science. Lui et sa femme, les trois sœurs de sa femme et deux des maris ont été lecteurs, et ils sont maintenant connus comme scientifiques chrétiens dans d'autres villes. Mes frères n'ont jamais été actifs mais tous deux croient fermement à la Science.



Durant les six années que couvrent ces mémoires, le jeune James Neal parcourut les deux tiers des Etats-Unis dans le cadre de sa pratique de la guérison. Il commença par le Nebraska et le Kansas, deux Etats à la frontière de l'Ouest. Il s'installait dans une grande ville et traitait des patients de la région avoisinante. En 1889, il se rendit à Boston pour suivre le cours de Mary Baker Eddy. Dès la fin du cours, il retourna dans l'Ouest afin de poursuivre son œuvre de guérison à Piqua (Ohio) puis à Kansas City. A l'époque de la voiture à cheval et du chemin de fer, Neal parcourut plus de 3000 km.

Avant que n'arrivent les livres que j'avais commandés et avant même d'avoir lu *Science et Santé*, j'en avais appris suffisamment à parler avec la praticienne et à lire un seul exemplaire du *Journal* pour entreprendre un cas de guérison : j'ai guéri un frère de M. Armstrong qui était affligé de grandes souffrances.

A Irving, Kansas, où j'habitais peu après avoir commencé à essayer de savoir quelque chose sur la Science Chrétienne, je me trouvais à jouer aux cartes, un soir, avec une douzaine de jeunes quand, à un moment donné, l'une des jeunes filles déclara estimer qu'un scientifique chrétien ne devait pas jouer aux cartes et elle fit quelques remarques peu amènes à l'intention de la Science Chrétienne. Je répondis que je ne revendiquais pas encore le nom de scientifique chrétien, que je m'informais sur cette Science et que, si elle s'avérait être ce que je croyais, j'allais devenir scientifique chrétien et que, pour commencer, je ne voulais pas être une pierre d'achoppement pour qui que ce soit en l'empêchant de recevoir les bienfaits que la Science avait en réserve pour cette personne. Je mis alors la Bible sur le tas de cartes, l'ouvris et lus quelques déclarations des Ecritures que j'avais étudiées et qui m'avaient particulièrement intéressé. Il y eut ensuite une discussion qui dura un certain temps, et le jeu de cartes fut abandonné. Sur le chemin du

retour, un jeune homme m'accompagna et, quand nous fûmes devant la maison, il y entra avec moi. Nous y trouvâmes M. Armstrong en train de lire *Science et Santé*. Nous nous mîmes tous les trois à parler de la Science Chrétienne jusqu'à quatre heures vingt-cinq du matin. Ce jour-là, mon jeune ami demanda un traitement pour sa mère, qui était gravement atteinte de tuberculose pulmonaire. Elle fut guérie et vécut encore de nombreuses années en parfaite santé.

Peu après, il y eut un bal en ville et je décidai de ne pas m'y rendre. C'était sans doute la première fois, depuis plusieurs années, que j'allais manquer un bal. J'étais dans ma chambre, occupé à étudier *Science et Santé*, quand un petit groupe de garçons et de filles vinrent me prier de les accompagner au bal. Parmi eux se trouvait la jeune fille qui avait parlé contre la Science lors du jeu de cartes. Je leur annonçai que j'avais décidé de ne plus aller danser. Ils voulaient tous me faire changer d'avis et en particulier cette jeune fille, qui affirma regretter ce qu'elle avait dit lors du jeu de cartes et me demanda instamment de venir avec eux ce soir-là pour lui faire plaisir. Je suis allé au bal, mais je n'ai pas dansé et suis très vite rentré chez moi.

M. et M^{me} Armstrong suivirent le cours cet hiver-là et, en décembre 1887, je suivis le cours avec M. Armstrong qui revenait d'une classe qu'avait donnée Mary Baker Eddy. Le premier jour du mois de janvier 1888, je quittai mon poste de caissier à la banque et me rendis à Arkansas City, Kansas, pour m'engager dans la pratique de la Science Chrétienne. J'y allai avec un autre jeune homme, un frère de M^{me} Wilkins, et, au bout d'un mois, M^{me} Wilkins nous rejoignit à Arkansas City pour s'engager dans la pratique avec son frère. Je me rendis ensuite à Salina, Kansas, avec à mon actif quelques cas de guérisons accomplies pendant mon séjour à Arkansas City, qui m'encouragèrent énormément. J'y avais guéri un homme qui était complètement sourd d'une oreille depuis de nombreuses années, et la guérison fut permanente. Un autre cas avait été celui d'un homme qui, depuis environ deux ans, était rendu infirme par des maux d'estomac. Lui aussi fut complètement guéri. Peu après mon arrivée à Salina, je guéris un pasteur de la tuberculose. Il vint à la Science et fit plus ou moins de la pratique active pendant de nombreuses années, avant de quitter ce monde. Je guéris aussi un jeune homme qui était complètement aveugle des deux yeux. C'était le fils d'un médecin et il me confia que, depuis plus de deux ans, les docteurs avaient renoncé à faire quoi que ce soit pour lui. Ils considéraient le cas sans espoir. Cependant, au bout de douze semaines, après que j'eus entrepris de le traiter, il alla dans la prairie chasser le tétras de

prairie⁶ avec d'autres jeunes gens, et il tira avec plus de succès que tous les autres. Je suis resté en contact avec lui pendant quinze ans et, la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, sa vue était parfaite. Dans la même ville, j'ai guéri un cas de complète cécité d'un œil, causée par un accident. L'œil était recouvert d'un film blanc et l'homme ne voyait rien de cet œil depuis onze ans. Ce fut là un cas de guérison absolue.



SALINA, KANSAS

Vue de deux rues passantes, au début des années 1890, à l'époque où James Neal habitait dans cette ville.

J'ai eu aussi bien d'autres cas dans cette ville. Un conducteur de moutons, qui vivait à 240 kilomètres à l'ouest, vint à Salina. Il y avait environ un an et demi, me dit-il, qu'il ne pouvait pas se lever d'une chaise sans se retourner pour s'agripper au dos du siège et, après s'être levé, il lui fallait encore se tenir à la chaise pendant un certain temps avant de retrouver son équilibre. Il fut si complètement guéri qu'en très peu de temps, il retourna chez lui et m'écrivit combien il lui était facile maintenant de monter à cheval, de chevaucher toute la journée et de faire tout ce qu'il voulait pour son travail.

Avant de quitter Salina, il me parla du cas absolument pitoyable d'une femme, dans une ferme près de chez lui, qui était alitée depuis sept ans à cause de blessures provoquées par un accouchement. Ces gens étaient très pauvres et ne seraient sans doute pas en mesure de payer quoi que ce soit, déclara-t-il, mais il me demanda si j'accepterais de prendre le cas.

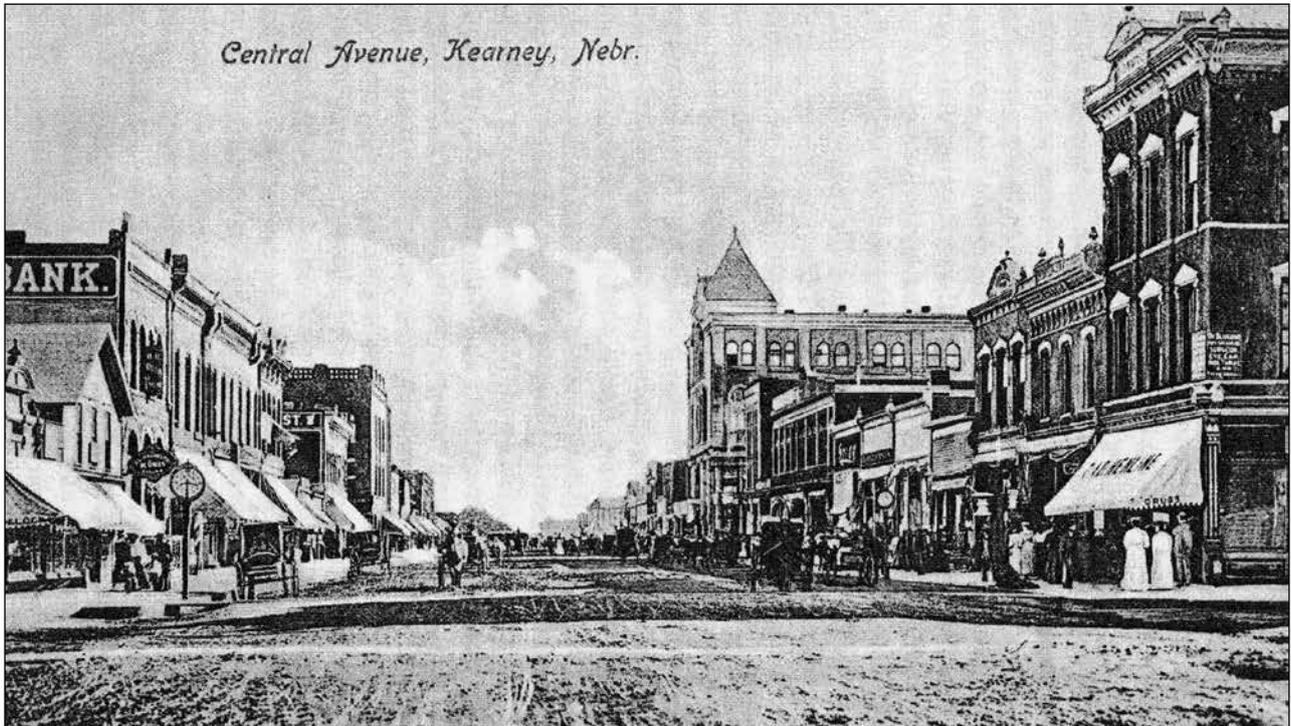
Au bout de quelques jours, je reçus une lettre du mari qui me demandait de traiter sa femme, et je fus très heureux de le faire. Après quelques semaines de traitement, elle sentit quelque chose bouger en elle. Immédiatement, elle se leva, s'habilla et, à partir de ce moment-là, elle put tenir sa maison et faire beaucoup de choses pour aider son mari au travail de la ferme. Après cette guérison, j'eus tant de travail me venant de Russell, Kansas (où avait eu lieu la guérison) que, y ayant un cas de cancer qui ne cédait pas au traitement à distance et recevant des lettres pathétiques du mari qui me parlait de leurs jeunes enfants et de la grande pauvreté de la famille, je décidai d'aller voir cette femme. A mon arrivée, elle m'expliqua qu'elle ne pouvait même plus s'asseoir dans le lit depuis onze mois. Les médecins ne lui avaient laissé aucun espoir. Je lui parlai un moment puis lui donnai un traitement et me rendis ensuite à l'hôtel pour y retenir des chambres. J'y louai deux chambres dans le but de recevoir les personnes de cette ville qui désiraient me voir. J'y restai cinq semaines et, pendant ce temps-là, cette femme vint me voir à l'hôtel, parcourant à pied vingt et une fois une distance de près d'un kilomètre. Lorsque je repartis, elle était en parfaite santé. Pendant plusieurs années, je pris de ses nouvelles. L'année suivante, elle alla avec son mari travailler dans un grand ranch. Elle y tint la maison pour les ouvriers, qui étaient au nombre de cinq. Elle fit le ménage, la cuisine et la lessive pour ces cinq hommes et pour sa propre famille. Vers la fin de mon séjour à Russell, le mari de la femme que j'avais traitée vint à mon hôtel, en disant qu'il tenait à me voir avant que je m'en aille. Les pauvres petits poneys qu'il conduisait, le harnais et la charrette étaient en si piteux état qu'ils m'inspirèrent un renouveau de compassion. Quelques jours plus tard, cet homme arrêta la charrette en face de mon hôtel, attachas ses chevaux et entra dans la maison, vêtu d'une salopette, d'une chemise hickory et d'un seul support-chaussette. En pénétrant dans la pièce, il jeta son chapeau dans un coin, approcha de la table et sortit de ses deux poches des dollars d'argent qu'il jeta sur la table jusqu'à ce qu'il y en eut trente. Il se tourna alors vers moi en disant : « Voilà, M. Neal, ma femme a arraché des pommes de terre toute la journée d'hier et je suis venu les vendre en ville pour pouvoir vous verser quelque chose en acompte. » J'insistai pour qu'il reprenne son argent et oublie qu'il me devait quoi que ce soit, mais il ne voulut rien entendre. Je lui donnai alors un exemplaire de *Science et Santé* qu'il accepta. Par la suite, il me paya le montant total du traitement de sa femme, selon les prix alors en vigueur.

Peu après, ils allèrent habiter à Quindaro, à la sortie de Kansas City, où il prit à bail une petite ferme. Il se mit à cultiver des légumes pour les

vendre au marché. Il réussit dans cette entreprise et, alors que, plus tard, j'étais praticien à Kansas City, il parla de la Science à des gens de la classe dite supérieure et ils furent ainsi incités à demander un traitement. Il fit cela plus que personne ne l'avait encore jamais fait à ma connaissance. Lorsqu'il parcourait les rues pour vendre ses légumes, les servantes lui parlaient de leur maîtresse ou de quelqu'un qui était malade dans leur famille, et il n'avait de cesse qu'il n'eût vu la maîtresse en question pour lui parler de la guérison de sa femme. Le résultat était que, presque toujours, les gens demandaient un traitement.

Pendant que j'étais à Salina, je traitai une femme qui vivait à environ quatre-vingt kilomètres au nord de la ville et dont les revenus étaient si réduits qu'elle devait faire avec seulement soixante centimes par semaine. Elle souffrait terriblement d'un mal interne qui n'avait pas été diagnostiqué et ne semblait pas céder au traitement à distance. Je finis donc par décider d'aller la voir. J'arrivai dans sa ville vers six heures du soir et il me fallait y passer la nuit. Après avoir dîné à l'hôtel et loué une chambre, je me rendis chez la dame. Je revins à l'hôtel vers neuf heures et regagnai tout de suite ma chambre. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit brusquement. Une quinzaine d'hommes pénétrèrent dans la chambre et se tinrent debout en cercle autour de moi. Puis l'un d'eux, à l'air particulièrement menaçant, s'avança au milieu de la pièce en disant : « Nous sommes venus vous dire ce que nous pensons de vous », et il continua en prononçant le discours le plus malveillant et le plus blasphématoire que j'aie jamais entendu. Il parlait depuis quelques minutes, lorsque j'annonçai que j'avais quelque chose à lui dire ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient. Il m'avait accusé d'être un voleur parce que j'avais pris l'argent de cette femme. Je lui expliquai ce que j'avais fait pour elle : que je savais parfaitement qu'elle n'avait pas les moyens de me payer ce voyage, que je m'occupais d'elle depuis de nombreuses semaines en toute charité et que la sympathie que j'éprouvais à son égard m'avait amené à entreprendre ce voyage, à mes frais, pour venir la voir. Elle n'était rien pour moi, mais, pour lui, c'était une amie. Je lui demandai alors ce qu'il avait fait pour la sortir de sa détresse et, après que je l'eus criblé de quelques questions pour savoir ce qu'il avait fait pour elle, étant moi-même bien au courant de la situation, les hommes se mirent à chuchoter entre eux. « Hein, qu'est-ce que t'en penses, Bill ? », « Hein, qu'est-ce que t'en penses, Cy ? » etc. Au bout de quelques minutes, le chef de la bande regagna la porte à grandes enjambées et les autres le suivirent. Je n'ai jamais su quelles étaient leurs intentions exactes, mais c'étaient tous des durs. Je passai la nuit à l'hôtel et, le lendemain matin, je me rendis

encore une fois chez la patiente avant de prendre le train. Ces hommes ne m'ennuyèrent plus. Pour finir, la petite femme fut guérie, et j'eus un grand nombre d'autres patients dans cette ville.



Vue de Kearney (Nebraska), à l'époque où James Neal recevait des patients au Midway Hotel. Neal demeura dans cette ville, alors récente, durant au moins six mois avant d'aller à Boston (Massachusetts).

A l'époque où je pratiquais dans le Kansas, *Rétrospection et Introspection* parut. Mary Baker Eddy y demandait aux praticiens de s'installer dans les grandes villes, ce qui m'amena à aller à Kansas City pour y faire de la pratique. Au cours d'une visite rendue à ma famille dans la ferme de mon père, on me demanda d'aller voir, à 29 kilomètres de Kearney, Nebraska, une petite fille qui était gravement malade et suivie par les docteurs depuis douze semaines. Ce jour-là, on avait décidé d'essayer la Science Chrétienne. J'arrivai au début de la soirée et restai auprès d'elle pendant plus d'une heure. Je me rendis ensuite à l'hôtel pour y passer la nuit. Le lendemain, je retournai voir la petite fille et la maman m'attendait sur le seuil pour m'annoncer qu'on avait fait revenir le docteur. On pensait que la fillette était en train de mourir et on ne voulait plus que je la traite. Je ne revis pas l'enfant, mais, au bout d'environ une heure, j'appris qu'elle était morte. Cela se passa peu après que le Nebraska eut voté une loi interdisant la pratique de la Science Chrétienne autrement qu'à titre charitable. Il serait infligé une amende de cent dollars minimum ou un emprisonnement

d'au moins un an. Quiconque demandait de l'argent pour un traitement recevait une amende ou une peine de prison ou les deux. Apparemment, les docteurs estimèrent que l'occasion était bonne pour mettre cette loi à l'épreuve. Le coroner ouvrit donc l'instruction et je fus convoqué. Pour composer le jury, le coroner avait sélectionné plusieurs hommes qui étaient connus pour s'opposer fermement à la Science Chrétienne. L'un d'eux était avocat et il se trouvait que je connaissais bien sa position. Un autre, libraire de profession, était aussi connu pour être un ferme opposant. Tous les journaux de Kearney proclamèrent en gros titres que le cas avait été perdu sous traitement par la Science Chrétienne. Ils en firent une nouvelle sensationnelle et n'hésitèrent pas à exprimer leur opposition. L'*Omaha Bee* avait le plus gros titre que j'aie jamais vu dans un journal et parlait d'un cas d'homicide, en déclarant que j'allais être arrêté pour homicide. Le lendemain, l'un des journaux de Kearney annonçait en gros titres que je m'étais sauvé pendant la nuit, en prenant un train de marchandises pour éviter d'être arrêté. J'écrivis alors quelques lignes au journal en exprimant mes regrets au sujet de la perte du cas, mais j'expliquai que l'enfant avait été traitée pendant douze semaines par les médecins, et seulement un jour par moi-même, qu'ensuite la famille avait décidé de revenir à la médecine, et l'enfant était morte entre les mains des docteurs. Je déclarai aussi qu'en raison des critiques soulevées par ce cas, j'avais décidé de passer six mois à Kearney et serais visible chaque jour au Midway Hotel à certaines heures que je précisai, et qu'à la fin de cette période je quitterais la ville par le train express tel et tel jour que j'indiquai.

Lors de l'instruction, le coroner avait préparé des questions qui couvraient de nombreuses pages. Les premières étaient simples et il me fut facile d'y répondre. L'une d'elles était : « Quelle est votre profession ? » Je déclarai que ma profession était de pratiquer la Science Chrétienne. Le coroner me répondit alors qu'il savait que je pratiquais la Science Chrétienne, mais il voulait que j'explique comment je gagnais ma vie. Je répliquai que je gagnais ma vie en pratiquant la Science Chrétienne. Il me demanda alors si je connaissais la loi du Nebraska relative à la pratique de la Science Chrétienne. Je répondis par l'affirmative et il dit alors : « Eh bien, maintenant, M. Neal, vous avez une ferme bien fournie en bétail. Vous devez en tirer de quoi vivre. » Je répondis : « Non, je mets de l'argent dans la ferme et je gagne ma vie par la pratique de la Science Chrétienne. » « Vous affirmez connaître la loi, reprit-il, et alors, comment pouvez-vous gagner votre vie en pratiquant la Science Chrétienne si vous ne demandez pas d'honoraires ? » Je lui assurai que je demandais des honoraires pour mes traitements. Cette

question réglée, il lui fallut tourner plusieurs pages avant de trouver une autre question qu'il pouvait poser. Il continua jusqu'à ce qu'il parvienne à la fin de la liste et il demanda alors aux membres du jury s'ils avaient des questions à poser au témoin. L'avocat mentionné plus haut se pencha en avant et dit : « M. Neal, avez-vous jamais guéri un cas de cancer ? » Je répondis par l'affirmative et il me pria de fournir des précisions. Comme je savais qu'il avait entendu parler de l'un de mes cas, je commençai par expliquer celui-là. Le coroner ne me permit pas d'aller bien loin avant de m'interrompre en affirmant que ce n'était pas vrai, et il me demanda de confirmer le fait que je ne prononçais jamais de diagnostics. Je répondis que c'était exact. Il demanda alors d'un ton railleur : « Si vous ne diagnostiquez pas la maladie, comment savez-vous donc qu'il s'agissait d'un cancer ? » Je répondis que cette femme avait vu plusieurs médecins ordinaires et avait affirmé qu'ils avaient tous diagnostiqué un cancer ; c'était tout ce que je savais. A ce moment-là, il essaya de me congédier, mais je demandai à l'avocat du jury s'il voulait entendre la fin du récit. Lui et les autres jurés répondirent par l'affirmative, et je poursuivis. Quand j'eus terminé, le coroner déclara au jury que le récit de ce cas lui rappelait celui d'une tumeur qui avait été traitée et, en fin de compte, la patiente était allée trouver l'un de ces scientifiques chrétiens. Il poursuivit en disant qu'il avait été rapporté, dans la ville, que cette femme avait été guérie par la Science Chrétienne. Il affirma alors que c'était faux, que la femme n'avait pas été guérie et souffrait toujours de sa tumeur. Il se tourna alors vers moi pour m'intimer l'ordre de partir, mais, de nouveau, je m'adressai aux jurés en affirmant que je devais être entendu parce que, dans le cas en question, c'était moi qui étais le praticien. Les jurés me demandèrent alors de continuer. Je sortis mon carnet de ma poche et déclarai que, bien qu'il soit contraire à l'usage de donner le nom d'un patient, étant donné les circonstances, cela me semblait justifiable et j'allais leur communiquer le nom et l'adresse de la femme en question ainsi que l'adresse du travail de son mari. Ce que je fis. J'expliquai alors qu'elle était venue à moi en disant qu'elle avait vu tel et tel docteur et avait été traitée par lui pendant longtemps. Le docteur finit par lui avouer qu'elle n'avait aucune chance de guérir à moins de subir une sérieuse intervention chirurgicale et qu'il n'y avait personne à Kearney qui soit en mesure de pratiquer cette opération délicate. Il pouvait cependant faire venir un chirurgien d'Omaha qui était expert dans ce domaine, et il se ferait un plaisir de l'engager. Il fut donc entendu que ce spécialiste viendrait à une certaine date. Quelques jours avant son arrivée, la femme me dit : « M. Neal, je crois que la tumeur a disparu. » Elle quitta mon bureau pour se rendre chez le docteur et lui

demander d'annuler le rendez-vous avec le chirurgien. Au bout d'un moment, il insista pour pratiquer un nouvel examen. Quand il eut terminé, me raconta la femme, il s'exclama : « Mais qu'est-ce que vous avez donc bien pu faire ? Tout a disparu. » Maintenant, Messieurs, je vous ai donné son adresse ainsi que celle de son mari et, si vous allez les trouver, vous pourrez faire confirmer mon récit. Sur ce, le coroner me congédia.⁷

Au bout de quelques jours, l'un des jurés spécialement choisi pour son opposition à la Science Chrétienne vint me demander un traitement. Il voulait aussi que je traite sa sœur qui n'était pas à Kearney. Je lui répondis que je ne pouvais pas le faire avant qu'il ne lui ait écrit, mais, au bout de quelques jours, je reçus une lettre de la sœur et j'entrepris aussi son cas. Tous deux furent guéris. L'homme mentionné plus haut, qui tenait une librairie, fut très impressionné, et sa fille est maintenant depuis de nombreuses années une excellente praticienne à Denver, Colorado. Au bout de quelques semaines, le coroner confia à l'avocat qui était parmi les jurés que « ce petit démon » (voulant dire moi) lui retirait littéralement l'argent de la poche, car je lui prenais ses meilleurs clients. L'avocat rapporta ces propos au Docteur Marden, qui me les répéta.

Le propriétaire et gérant de l'hôtel où je descendais à Kearney était docteur en médecine. Il avait exercé la médecine pendant de nombreuses années et l'avait abandonnée à cause d'une maladie des yeux qui avait été déclarée incurable par les docteurs les plus célèbres d'Amérique et d'Europe où il avait passé deux ans à essayer de trouver la guérison. Quand je fis sa connaissance, un jeune homme était tout le temps avec lui pour lui faire la lecture. Sa guérison par la Science fut si complète que, pendant douze ans, il fit du travail littéraire en grande quantité, lisant sans lunettes. A la fin de cette période, il remit des lunettes en raison de la croyance à l'âge. Ce docteur était propriétaire et gérant de l'hôtel, et il n'avait jamais autorisé un docteur itinérant à placer une enseigne quelconque à l'intérieur ou à l'extérieur de l'hôtel, mais il fit mettre à ses propres frais une très belle enseigne avec mon nom et « praticien de la Science Chrétienne » sur le coffre-fort juste en face du registre de l'hôtel. Les employés furent enjoins de respecter cette enseigne et on leur fit comprendre qu'ils ne devaient dire que du bien de la Science Chrétienne. Pendant mon séjour à l'hôtel, un spécialiste itinérant y descendit et fit toute une scène parce qu'on ne voulait pas le laisser afficher son enseigne, mais l'autorisation ne lui fut pas accordée. Un si grand nombre de patients vint me voir, pendant mon séjour, qu'on dut placer des chaises dans le couloir, devant la pièce où je recevais, pour accommoder le trop plein.

Pendant les six mois de mon séjour dans cette ville, bien qu'une grande partie de ma pratique fût faite à titre charitable, elle me rapporta plus de 3500 dollars. Au cours de cette période, un fermier m'amena sa fille, couchée sur un lit dans une charrette à foin. Ils avaient parcouru une centaine de kilomètres et dû camper en chemin. Ils campèrent aussi sur un terrain vague à Kearney pendant les deux jours qu'ils y restèrent. La jeune fille avait des accès de folie violente depuis deux ans. Quand le fermier et sa femme pénétrèrent dans mon bureau, je leur demandai de passer dans la pièce voisine pendant que je donnerais un traitement à la jeune fille. Ils m'assurèrent qu'il était dangereux pour moi d'être seul avec elle, ne serait-ce que quelques minutes. Je répondis : « Vous passez dans l'autre pièce et je me charge du reste. » Après l'avoir traitée, je lui parlai comme si elle était parfaitement intelligente et, à la fin, je les laissai l'emmener pour la nuit. Ils revinrent le lendemain matin, avant de repartir chez eux, et nous passâmes encore un moment ensemble. Au bout de très peu de temps, au lieu de recevoir des lettres écrites par le père et la mère, je reçus des lettres de la fille. En fin de compte, elle fut complètement guérie.

Un autre cas que j'ai traité à la même époque fut celui d'un petit garçon qui avait été victime d'un accident alors qu'il jouait près d'une meule de blé, qui venait d'être dressée par son père et son frère. Debout dans la charrette, le frère envoyait les gerbes au sommet de la meule et, quand il eut envoyé la dernière gerbe de la charrette, il jeta la fourche dont une dent pénétra le crâne du petit frère. On appela un docteur, qui déclara à la famille et à quelques voisins que l'enfant n'avait pas la moindre chance de s'en tirer. Il était complètement paralysé d'un côté. Il avait perdu conscience et, au bout de trente heures dans cet état, on m'appela. Après avoir parcouru une soixantaine de kilomètres, j'arrivai juste avant la nuit. Plusieurs charrettes étaient arrêtées devant la maison de terre battue⁸ et les gens attendaient de voir ce que je dirais du cas. Je les calmai de mon mieux, je pénétrai dans la maison et j'entrepris le cas. La maisonnette comportait deux pièces séparées par une cloison de planches. L'une servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de salon. Dans l'autre se trouvaient deux lits. Je sentis la nécessité de rester dans la maison pendant la nuit. Une sœur de la mère de famille était venue demeurer chez eux. Tard dans la soirée, je découvris qu'on envisageait de préparer l'un des lits pour moi, mais je refusai, et j'allai chercher le siège à ressorts du cabriolet avec lequel j'étais venu en leur assurant que je me reposerais sur ce siège près du poêle. Vers le milieu de la nuit, le père vint m'annoncer que l'enfant était conscient et qu'il avait réussi à lui faire avaler un peu de lait, ce qui était la première

nourriture qu'il avait prise [depuis l'accident]. Je restai le lendemain et passai la nuit dans une ferme voisine, où il y avait trois chambres. Je revis l'enfant le deuxième matin, puis repartis pour Kearney. Il fut complètement guéri et, lorsque je le revis quelques années plus tard, il n'y avait aucune trace de quoi que ce soit.

En séjour chez mon père pour une fin de semaine ou une courte période, j'eus le cas d'une malade qui paraissait très atteinte et qu'on amena à la ferme sur un lit, dans une charrette recouverte d'une toile. Ils avaient parcouru plus de soixante kilomètres. Selon leur description de ce qu'avaient dit les docteurs, c'était un cas plutôt désespéré. Ils campaient près de la maison depuis plusieurs jours quand la patiente décida de repartir en déclarant qu'elle allait beaucoup mieux. Je suivis le cas par un traitement à distance et, à la fin, la guérison s'avéra complète.

En février 1889, je fus accepté pour suivre le « cours des soixante-dix » donné par Mary Baker Eddy. Il s'agissait du Cours Primaire de mars dont il est question dans *Ecrits divers*. Juste avant de repartir, l'un des élèves



Vue de Piqua (Ohio), où James Neal se rendit tout de suite après avoir suivi le cours de Mary Baker Eddy, en 1889. Il y pratiqua la guérison pendant un an avant de partir s'installer à Kansas City.

me demanda si je voulais m'arrêter à Piqua, Ohio, pour voir une patiente qu'il traitait depuis quelque temps. C'était un cas de rhumatismes qui était sans espoir depuis vingt et un ans, et la patiente souffrait énormément. Je m'y arrêtai et décidai de rester un certain temps. La patiente fut bientôt guérie de la douleur et son état s'améliora sous tous les aspects, mais elle ne réussit jamais à marcher sans être beaucoup aidée. Les bienfaits qu'elle reçut, cependant, furent estimés merveilleux par les gens de la localité et amenèrent de nombreuses personnes à me demander de l'aide. Pendant mon séjour d'un an à Piqua, je vendis plus de trois cents exemplaires de *Science et Santé*, je guéris complètement deux cas de cancer, un cas de tuberculose, et une aveugle de longue date recouvra entièrement la vue. Une femme, qui souffrait beaucoup et était plus ou moins impotente depuis quatre ans, à la suite de la naissance de son dernier enfant, vint me voir et reçut un seul traitement. Avant même d'arriver chez elle, elle fut consciente d'être en parfaite santé. Elle n'eut jamais de rechute.

Le résultat du travail de guérison accompli à Piqua et dans les villes avoisinantes fut la dissolution d'une association des élèves d'Emma Hopkins⁹ de Chicago, qui avait quitté le mouvement de la Science Chrétienne. Toutes les publications qu'ils avaient sous la main furent brûlées immédiatement après que je les eus rencontrés. Par la suite, plusieurs membres de cette association suivirent le cours de M. Armstrong et d'autres allèrent vers d'autres professeurs. Vingt-huit membres étaient présents à la réunion à laquelle j'assistai et il n'y eut plus jamais d'autre réunion, sous quelque forme que ce soit.

Quand parut *Rétrospection et Introspection*, qui conseillait aux élèves de s'installer dans de grandes villes « afin de faire le plus grand bien au plus grand nombre », je me rendis immédiatement à Kansas City.¹⁰ J'y eus une pratique importante et très satisfaisante pendant un an, lorsque le Comité de Publication me demanda d'aller à Boston pour y tenir un poste à la Société d'édition. Je refusai, mais on m'avertit que l'appel ne venait pas vraiment du Comité de Publication, mais que notre leader lui avait demandé de m'appeler à ce poste. Je télégraphiai donc pour annoncer que je serais à Boston dans les dix jours, prêt à servir la Cause. C'était en 1892. J'arrivai la veille de Noël et je commençai à travailler à la Société d'édition le premier jour de janvier 1893.

En mars 1893, Mary Baker Eddy m'écrivit parce que j'avais demandé à la voir. J'avais sollicité une entrevue car je voulais quitter mon poste à la Société d'édition pour retourner à Kansas City dans la pratique. C'est à ce moment-là qu'elle me demanda, après que nous eumes examiné ensemble la



Hotel Boylston, Boston. L'immeuble abrita la Société d'édition de la Science Chrétienne de février 1889 à février 1895, et la salle de lecture de septembre 1888 à juillet 1894.

question : « Que penseriez-vous si je vous affirmais que je suis convaincue que votre place est à Boston ? » Je répondis que je resterais si c'était là son avis, et que j'étais venu la trouver parce que je désirais retourner dans ma ville, mais que je ne le ferais pas à moins qu'elle ne pense que c'était bien de le faire. Elle déclara alors : « Je pense que votre place est à Boston et je veux que vous y restiez. » Je lui assurai alors que je resterais et elle promit de demander au Comité de Publication de me libérer une partie du temps pour faire de la pratique. Pendant les trois ans qui suivirent, elle désira me voir régulièrement pour lui rapporter les progrès que je faisais dans la pratique. Chaque fois, elle paraissait satisfaite, en fait elle dit qu'elle était contente des résultats.

Ce texte me fut dicté par M. Neal
S. M. Davis

1. Joseph Armstrong (1848-1907) était banquier dans l'Etat du Kansas lorsqu'il entreprit l'étude de la Science Chrétienne après la guérison de sa femme, Mary (d. 1937), en 1886. Sa femme et lui suivirent trois cours donnés par Mary Baker Eddy. Au début de 1893, notre leader lui demanda de travailler à la publication du *Christian Science Journal* et, peu après, elle le nomma au Conseil des directeurs de la Science Chrétienne. Il devint aussi éditeur des œuvres de Mary Baker Eddy en 1896. Quand la Société d'édition de la Science Chrétienne fut réorganisée en 1898, Mary Baker Eddy le nomma directeur de la Société d'édition. Il occupa les trois postes, membre du Conseil des directeurs, directeur de la Société d'édition de la Science Chrétienne et éditeur des œuvres de Mary Baker Eddy, jusqu'à son décès.
2. M^{me} Fannie E. Wilkins (d. 1927) de Beatrice, Nebraska, était malade et alitée quand elle entendit parler de la Science Chrétienne vers 1883. Elle fut bientôt guérie, suivit le cours de Science Chrétienne avec l'une des élèves de Mary Baker Eddy, et se mit à guérir les autres par ses prières. L'un de ses premiers patients était un cousin de Joseph et de Mary Armstrong. M^{me} Wilkins devint par la suite praticienne et professeur de Science Chrétienne à St. Louis, Missouri.
3. Thomas W. Hatten (d. 1936) était originaire de l'Ohio, mais, jeune homme, il se rendit dans l'Ouest où James Neal lui fit connaître *Science et Santé*. Ils suivirent tous deux le cours donné par Mary Baker Eddy en 1889. Hatten s'installa à Boston en 1892 et, en 1898, il devint administrateur de la Société d'édition de la Science Chrétienne. Il resta à ce poste pendant une vingtaine d'années.
4. Ezra Buswell (1844-1906), ancien combattant de la guerre de Sécession, s'intéressa à la Science Chrétienne en 1884. A la lecture de *Science et Santé*, il fut guéri d'une maladie prononcée incurable par les médecins. Il suivit quatre cours avec Mary Baker Eddy, dont celui de 1898. En 1895, Mary Baker Eddy lui demanda de venir à Concord, New Hampshire, pour y pratiquer la guérison chrétienne. A la demande de Mary Baker Eddy, il tint aussi le poste de Premier Lecteur à l'église de Concord pendant deux ans. Il retourna dans le Nebraska en 1899 et consacra le reste de sa vie à la guérison et à l'enseignement.
5. George R. Hall (d. 1936) vivait encore à Waterville quand il devint membre de La Première Eglise du Christ, Scientiste, en 1900. C'était un élève d'Alfred Farlow, un pionnier de la Science Chrétienne dont la famille avait connu cette religion par l'intermédiaire de Fannie Wilkins.
6. Le tétras des prairies est un oiseau d'Amérique du Nord. Jadis abondante, la population de ces oiseaux a subi un déclin lent, mais continu, à cause de l'exploitation des prairies pour l'agriculture et à cause de la chasse aux oiseaux.
7. Quelques années plus tard, en 1893, Ezra Buswell (voir note 4) fut accusé de « pratique illégale de la médecine ». Le procès fit ressortir que la loi avait pour objectif de protéger le public contre les charlatans médicaux et non pas de restreindre la pratique de la guérison spirituelle. Buswell fut acquitté. (Voir le *Christian Science Journal* de mai 1893, pour de plus amples détails.)
8. Les maisons de terre se voyaient communément dans l'Ouest américain depuis l'installation des pionniers jusqu'au début du XX^e siècle. La prairie était peu boisée et la terre fournissait un excellent matériau de remplacement pour la construction. Les « briques » de terre étaient assemblées par l'épais réseau de racines qui rendait le sol de la prairie si difficile à cultiver. La terre était morcelée à l'aide de charrues spéciales, ou à la main, avec une hache ou une pelle. Les toits étaient faits de bois grossier ou travaillé, recouvert de terre.

9. Emma Hopkins (1849-1925) étudia avec Mary Baker Eddy lors d'un Cours Primaire en 1883 et, l'année suivante, fut nommée rédactrice du *Christian Science Journal*. Au bout de sept mois, elle quitta la Science Chrétienne pour l'école populaire de guérison surnommée « mind-cure ». Emma Hopkins devint un leader dans le mouvement de la Pensée Nouvelle. Elle eut pour élève Ernest Holmes, le fondateur de l'Eglise de la Science religieuse, ainsi que Charles et Myrtle Fillmore, fondateurs de la Unity School of Christianity.

10. Le passage complet se trouve à la page 82 de l'autobiographie de Mary Baker Eddy écrite en 1891, *Rétrospection et Introspection* : « A présent mes étudiants devraient s'établir dans les grandes villes, afin de faire le plus grand bien au plus grand nombre, et y demeurer. La population de nos villes principales est amplement suffisante pour fournir du travail à beaucoup de praticiens, de professeurs et de prédicateurs. Ce fait n'empêche en aucune façon la prospérité de chaque travailleur ; il représente plutôt une accumulation de pouvoir de son côté, ce qui augmente l'aisance et le bien-être des travailleurs. »

20 mai 1894

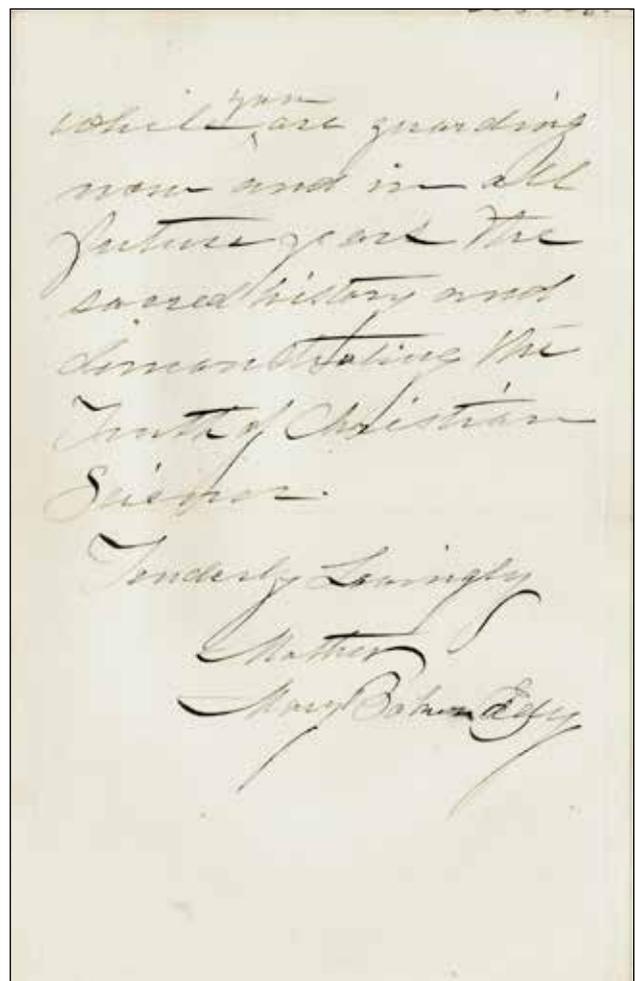
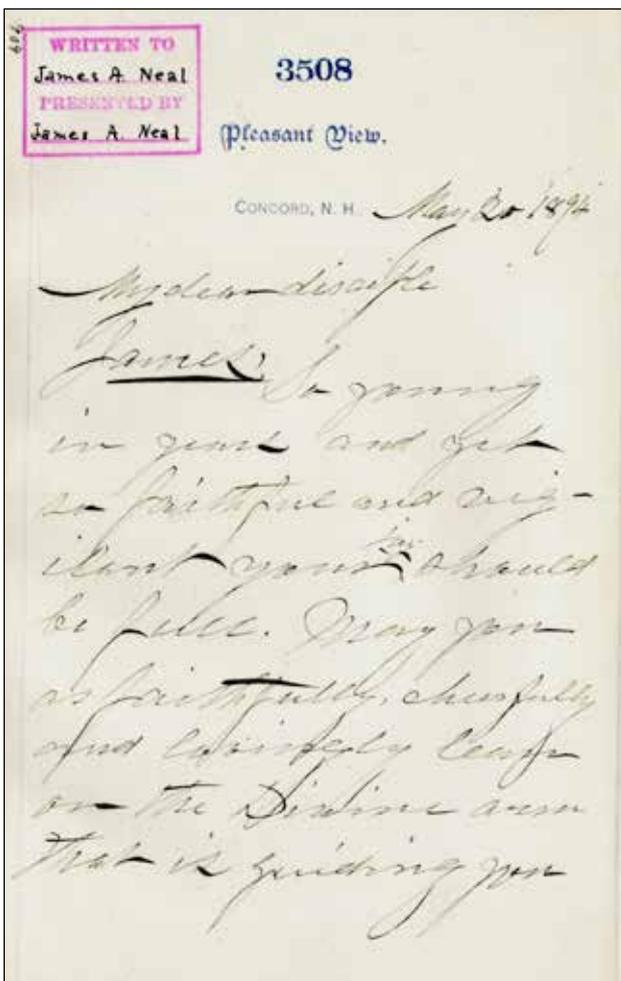
Mon cher disciple, James,

Si jeune par le nombre des années et pourtant si fidèle et si vigilant, vous devez être rempli de joie. Puissiez-vous, avec autant de fidélité, de courage et d'amour, vous appuyer sur le bras divin qui vous guide alors que, maintenant et dans toutes les années à venir, vous veillez sur l'histoire sacrée et démontrez la Vérité de la Science Chrétienne !

Avec amour et tendresse,

Mère

Mary Baker Eddy



Les lettres sont traduites en langage moderne afin d'en faciliter la lecture.

Le 29 janvier 1897

Mon élève bien-aimé,

Votre lettre est mon plus beau cadeau du Jour de l'an. Je sentais depuis un certain temps l'aptitude que vous possédez pour la guérison. Je l'avais discernée quand vous suiviez mon cours au Collège. C'était gaspiller vos talents que de vous avoir dans une salle de comptes. Maintenant, grâce à Dieu, j'ai au moins un élève à Boston qui promet d'être un praticien tel que je l'attends depuis longtemps et que j'espère voir. Oh, puisse l'Amour qui veille sur vous et sur tous guider chacune de vos pensées et chacun de vos actes jusqu'au modèle spirituel impersonnel, qui est le seul idéal et constitue le seul Guérisseur scientifique.

A la poursuite de ce dessein sublime, je vous demande de vous hâter et de n'avoir aucune autre ambition, aucun autre but. Etre un véritable praticien scientifique, c'est là la fonction la plus haute à atteindre dans cette sphère de l'être. Elle s'élève au-dessus de celle d'un professeur ou d'un prédicateur. Elle comporte tout ce qui est divinement élevé et saint. Mon cher James, laissez tout le reste derrière vous et consacrez tous vos efforts à cette grande réalisation. Mère soupire de voir combien ses élèves sont encore loin d'atteindre ce but et désire ardemment vivre pour voir un seul scientifique chrétien y parvenir. Le moyen d'y arriver est la spiritualisation. Pour cela, vous ne devez avoir qu'un seul Dieu, une seule affection, une seule voie, un seul Entendement. La société, les flatteries, la popularité sont des tentations qui se dressent sur le chemin de votre croissance spirituelle. Evitez-les autant qu'il est en votre pouvoir. Priez chaque jour, n'omettez jamais de prier, aussi souvent que possible : « Ne m'induis pas en tentation » scientifiquement rendu ainsi : Ne me permets pas de perdre de vue la stricte pureté, les pensées propres et pures ; que toutes mes pensées et mes objectifs soient élevés, généreux, charitables, humbles, pénétrés des choses de l'esprit. A cette altitude de la pensée, votre entendement perd en matérialité et gagne en spiritualité, et c'est là l'état d'esprit qui guérit les malades. Mon nouveau livre va vous faire beaucoup de bien. Ne l'achetez pas, Mère veut vous en offrir un. Je vous accueille dans le sanctuaire de mon troupeau. Que Dieu vous bénisse !

Votre professeur qui vous aime.

M B Eddy

Les lettres sont traduites en langage moderne afin d'en faciliter la lecture.

SCIENCE AND HEALTH 3524
 with Key to the Scriptures,
 (THE CHRISTIAN SCIENCE TEXT-BOOK)
 and other works,
 by MARY BAKER G. EDDY.

WRITTEN TO
 James A. Neal
 PRESENTED BY
 James A. Neal

Pleasant Street,
 Concord, N. H., Jan. 29,
 1872.

My beloved Student, Your
 letter is my best New
 Year's gift. I had felt
 for sometime the fitness
 you possessed for healing.
 I knew it when you
 were a member of my
 College class. It lacked
 a waste of your talents
 to hear you in a country
 room. Now, thank
 God, I have at least
 one student in Bos-

ton that promised to
 be a Healer, such as
 I have long waited
 and hoped to see.
 Oh may the Love that
 looks on you and all
 guide your every thought
 and set up to the im-
 personal, spiritual model
 that is the only ideal -
 and constitute the only
 Scientific Healer.
 To this glorious end I
 ask you to still press on,
 and have no other ambi-
 tion or aim. A real
 Scientific Healer is the
 highest position attain-
 able in this sphere of being.

Its attitude is far above a Teacher or
 preacher; it includes all that is divine
 ly high and holy. Darling James, leave
 behind all else and strive for this
 great achievement. Mother sighs to see
 how much her students need this attainment
 and longs to live to see one Christian Sci-
 entist attain it. Your aid to reach this
 goal is spiritualization. To achieve this you
 must have one God, one affection, one
 way, one Mind. Society, flattery, popular-
 ity are temptations in your pursuit
 of growth spiritual. Avoid them as

much as in you lies. Pray daily, never
 miss praying, no matter how often. "Lead
 me not into temptation," - Scientifically
 rendered, - Lead me not to lose sight
 of strict purity, clean pure thoughts;
 let all my ^{thoughts} ^{joyed} be high, unselfish,
 charitable, sweet, spiritually minded.
 With this attitude of thought your mind
 is losing materiality and gaining spir-
 ituality, and this is the state of mind that
 heals the sick. My new book will do you
 much good. Do not purchase one, I mother
 wants to give you one. I welcome you
 into the sanctum of my fold. God bless you. Yours,
 Loving Father M. B. Brady

Mon cher Professeur,

Je désire vous remercier de l'honneur d'être nommé Premier Membre de votre Eglise. Ce pas, je le sais, entraîne davantage de responsabilités et exige que je m'améliore dans l'existence, mais quand Mère dit : « Monte plus haut », Dieu va m'aider, j'en suis certain, et mes pieds ne glisseront jamais si je suis fidèlement vos instructions, et je me rendrai compte que « les fardeaux ne sont pas difficiles à porter » lorsqu'ils sont confiés par un cœur débordant d'amour et de patience inlassable envers tous ceux qui essaient de bien agir. Et même si nous sommes encore bien loin d'être à la hauteur de l'appel sacré, vous avez toujours la réprimande pleine d'amour qui ne manque jamais de soulever au-dessus de la vague celui qui saisit votre main tendue. Je prends beaucoup de bonnes résolutions, je suis fidèle à quelques-unes, et je veux être fidèle à celle qui répond à votre « prière pour James ».

Je désire vous parler de trois amis qui sont membres de l'Eglise de Park Street. Le samedi 26 décembre, deux d'entre eux, qui étaient en parfaite santé, ont contracté une pneumonie. L'un d'eux a eu recours à un docteur et l'autre, avec crainte et tremblement, a fait appel à moi. Le troisième leur a rendu visite à tous les deux et a déclaré que mon patient était dans un état encore plus critique que l'autre. Or, le 5 janvier, j'ai congédié mon patient en parfaite santé et, le même jour, on a enterré celui qui avait eu recours à la médecine. Cet exemple semble réveiller quelques-uns des membres de l'Eglise, en particulier ceux qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour convaincre mon patient de se faire traiter par un docteur en médecine. Le troisième ami est venu me voir hier pour me demander un traitement.

La semaine dernière, une institutrice dans une école publique est venue me demander un traitement pour paupières granuleuses. Elle a été complètement guérie en un seul traitement.

J'ai encore d'autres cas satisfaisants, et quelques autres le sont moins.

Je n'ai pas vu le pasteur Edward Everett Hale la deuxième fois, mais il a encore déclaré dernièrement qu'il espérait avoir bientôt une entrevue.

L'écrivaine, Helen M. Winslow, travaille sérieusement pour notre cause. Elle a déclaré dans une lettre, la semaine dernière, qu'elle réussissait, avec l'aide divine, à résister aux petites tentations.

Un autre écrivain, Docteur Marden, fait appel aux honnêtes gens en leur recommandant de voir et de croire au bien que vous accomplissez.

M. Husted, trésorier de l'Université de Boston, parle à ses collègues avec beaucoup de conviction, et votre enfant prie pour avoir la sagesse et la force de rencontrer ces chercheurs et leur donner un aperçu de ce que vous avez en réserve pour nous tous.

Toujours très affectueusement,

James

Les lettres sont traduites en langage moderne afin d'en faciliter la lecture.

Jan 1897
 171
 JAMES A. NEAL, C.S.B.
 CHRISTIAN SCIENCE HEALER,
 212 HUNTINGTON AVENUE,
 BOSTON, MASS.

My dear Teacher:
 I want to thank you for the honor of being made a First member of your Church, I know the step means more responsibility and demands of me a better life, but when Mother says "go up higher" I am sure God will help me, and my feet will never slide if I follow your instructions

faithfully, and I shall find the burdens are not grievous to be born that come from a heart filled to overflowing with love and untiring patience for every one that tries to do right, and even though we come so far short of the high calling, you are always ready with a loving rebuke that never fails to lift above the wave every one that lays hold of your ever stretched out hand.

M. Neal
 Referring
 to becoming
 a member
 of the First
 Members

Mary Baker Eddy écrivait souvent des notes ou des instructions pour le classement de sa correspondance. Ici, elle note : M. Neal - Evoque le fait qu'il est devenu l'un des Premiers Membres.

I make many good resolutions and keep some of them, I mean to keep the one that will answer your "prayer for James".

I want to tell you of three mutual friends and members of the Park Street Church, on Saturday Dec 26 two of them, both in good health, were taken with Pneumonia, one employed a Physician and Council; the other with fear and trembling sent for me, the third party visited both and

said my patient was in the most critical condition, on Jan'y 5th ten days after the call I dismissed my patient perfectly well, the same day the other one who resorted to medicine for help was buried, the example seems to be waking some of the members of that Church out of their sleep, especially those who took an active part in trying to have my patient employ a regular M.D. the third party came to me yesterday for treatment.

Last week a lady teacher in the public school

JAMES A. NEAL, C.S.B.
CHRISTIAN SCIENCE HEALER,
212 HUNTINGTON AVENUE,
BOSTON, MASS.

came for treatment for
granulated eye lids,
one treatment completed
a perfect cure.

I have other good
cases, and some others
not so good.

I have not seen Rev.
Edward Everett Hall the
second time, but he said
again recently that he
hoped soon to have an
interview.

Helen M. Muslow the Author
is working earnestly for
our cause, she said in

a letter last week that
she could successfully
meet and overcome
little temptations with
divine help.

Doctor Marden another
Author is calling some
good people to hear of
and believe your good
works.

Mr. Husted - Treasurer
of the Boston University is
speaking with much
conviction to men in
his line.

and your little one
is praying for wisdom
and strength to meet
these seekers and to give
them an inkling of what

you have in store for us all
Ever
Your Loving
James